

COMMUNAUTÉ DES PARLANTS – Notes de lecture

Et tout ce temps lové

A couver

L'ingérable.

*Depuis trois jours, je lis Communauté des Parlants, de Vincent Wahl.
J'ai eu envie d'en être. J'ai pris avec moi quelques mots. Je viens les poser là, sans grand ordre,
pour ceux qui n'ont pas eu le temps, ou la chance.*

Je commence au milieu, puis j'oscille. Je fais ce que je peux.

*Il faut éditer ce livre, c'est certain. Parce qu'il le mérite. Terriblement. Il créera, comme tout
œuvre qui se tient, debout, vigile, son propre public – qui ne lui préexiste pas.*

L'utilisation du blanc, « comme silence alentour », expose, quiconque en use, à laisser les blocs ainsi détachés, mis à nu sur un socle, défendre seul ou ridiculiser le sens qu'on prétend y faire luire. Les blancs, autrement dit, assure une mise en lumière crue. N'y survit que le strictement sincère, le vif et l'exact. Vincent Wahl répond à ce défi, le relève poème sur poème, ligne à ligne. Et mot après mot. On redoute à la page qui suit, dans un recoin, le pavé trop lourd, incassable au front, ou le tas de boue sans consistance, la gluance sentimentale, qui salirait le socle. Mais on prend acte : de la poigne et de la solidité des granits. De la qualité des frappes.

Dans *Convictions*, cet autoportrait en acte, impeccable :

Sincérité :

Nautile secrétée de cloison en cloison

Avec, dans l'image enkystée, qui est splendide, ce que mes pauvres recours au minéral ne peuvent traduire adéquatement : à la fois la poussée sourde de la vie, et cet enroulement, cet enspiralement de la coquille qui conjugue croissance linéaire, dans le temps, et rotation corrélative autour d'un centre introuvable, ou originel.

Quant aux blancs, et pour finir avec eux : les ruptures qu'ils provoquent, les décrochements, la plage exactement calibrée, longue ou étroite, selon que doit vibrer ou rentrer une image, donnent au ruisseau de la lecture ses rives, et aussi ses barrages. Dans *Machine à se souvenir*, au titre Deleuzien :

« Pour se rappeler ce trajet tortueux, on l'a encastré entre des murs. Ainsi naquit le labyrinthe. »

Ajoutons que la diction qu'il préfigure, ce labyrinthe dont les murs sont l'écho des mouvements, est lisible mentalement. Ils donneront, ces silences sculptés, au comédien qui osera attaquer ce qu'ils cadrent, une structure « micrométrique » d'élocution.

(Et j'insisterai, personnellement, pour qu'au livre enfin édité soit joint un disque gravé, avec les poèmes dits – rendus ainsi aux coulées vibratoires dont il me paraît, à moi, que le texte noir, aplati sur le papier, incarne précisément le « rituel durci »).

Il y a une netteté dans ce recueil, une netteté qui ne doit rien à la simplicité. Plutôt le produit d'une rigueur, d'un travail de maçon qui choisit, jette, réélit sa pierre, la cale et la décale, et n'hésite pas, s'il le faut, à tailler les arêtes au marteau pour obtenir ce dont il a, très précisément, besoin (« la défaisance », taille de maître).

La mort ne frappe pas ici et là, elle tue « ici, non là ».

Netteté encore, à un niveau de grain plus fin, par la récurrence des voyelles pointus du français, en particulier les i, très présents, les u et les é.

Netteté enfin des ruptures de syntaxe. Chaque strophe comme une ligne, brisée à chaque retour du chariot. Ça bifurque, ça zig-zague, se déplie, s'invagine, se disperse. Puis souvent, ça se fige, pour mieux vibrer, emplir la cage des os, en attente :

Les plaques rouges éphémères sur le front et les membres,

*Les vomissements à date régulière,
pendant des années,
formant l'horizon,
rythmant l'attente,*

Et puis un jour la crise survient hors cycle.

Vacarme.

Ou encore :

*Et le mutisme,
Cornet à dés.*

*D'où roulent,
rarement,
les mots du sentiment de soi,*

Ou du tumulte.

(Décrire l'effet produit par ses volées d'escaliers, à deux, trois, quatre marches, très rarement plus, ne s'épuise pas en disant qu'elle nous élève, tant les chutes, les marches cassées à la masse, sont plus probantes que les haussements lyriques. L'impression, plus fréquente, traduite avec rigueur dans *Convictions*, d'un dallage,

non jointoyé, de pierres rudes jetées sur une friche (de questions, de stupeur ?) pour en faciliter le gué.)

(Ou ces laisses comme trois boules pointées près d'un cochonnet dont on ne saurait dire laquelle s'en approche le plus. Qui saura les tirer ?)

Il faut rendre grâce à Deleuze d'avoir, avec d'autres, rappeler à quel point la création, loin du drapeau romantique qu'on en tisse, ne se forge que dans un double combat, contre les facilités de l'opinion et du cliché, et contre le chaos qui la borde et dont elle doit pourtant, par apnées dangereuses, prudentes, au risque de son corps et de ses santés, extraire les forces appropriables et les espaces où habiter sans croupir.

Vincent Wahl donne à lire, il me semble, les traces de ces deux guerillas. Sa *Visite d'atelier*, compacte et lumineuse, aurait pu porter le titre de la nouvelle de Kafka « Description d'un combat » :

Repaire où dégrossir la pâte,

*Retrouver des cordons, des nœuds,
Le pli.*

*Machines à décaper,
A tailler dans le stratifié,
Le rude.*

*Machines à rapiécer,
à coudre ensemble.*

A mettre à nu.

*A polir le bois
Contre lequel on rafraîchit
Le front.*

Et plus loin, dans *Petite cuisine primitive*, le triple acte poétique, affronté à même le chaos, le brouhaha du multiple :

*Centrifuger,
Filtrer,
Epaissir,*

Des remarques, encore, de formes — avec l'espoir d'y retraduire, en filigrane, le jeu des forces qui les expliquent, et les font naître.

Omniprésence des verbes, comme chez Mallarmé, comme chez René Char, avec le choix récurrent de l'infinitif : temps du devenir. Qui permet aussi l'occultation du sujet, sa résorption dans l'acte pur, lequel se passe d'une cause trop visible.

Lorsque flexion il y a, Vincent Wahl reste fidèle au présent de l'indicatif, moins narratif que le passé, plus proche de la racine du verbe, plus sobre aussi peut-être, dans ses finales. Les adjectifs, eux, se font discrets. Le poète leur préfère les verbes au participe passé, qui assurent une motricité plus grande, autorisent une retrempe, déjouent le descriptif. Rester au cœur du mouvement tectonique, l'accompagner.

Pas de jeux de mots (si *anéantissement*, qui se discute) de néologismes clinquants, pas de mots d'esprit, de frime, quel repos ! Les rares expressions idiomatiques détournées le sont avec une justesse qui conjure la critique :

L'oubli est un investissement de bon rapport.

Mais à court terme.

Et aussi :

La confusion du veuf

Battu comme pleutre

Des allitérations marquées, des assonances faciles, de la joliesse, du spectaculaire ou de l'ébouriffant, de la nonchalance ? Vous vous êtes trompé de poète. Vincent Wahl, s'il hurle, le fait à mi-voix. Même pas *mezzo-voce*, lequel serait encore trop chantant ou trop mélodique. Poignante retenue, exemplaire :

Un soir,

A bout de rétention, je partis par les rues en hurlant comme un loup. A mi-voix.

Trouvant un curieux rythme marcheur, plainte et respiration, consentement et nausées.

Me penchant sur le périphérique, enfin, à pleine gorge, sans crainte d'être entendu.

Peut-être des réserves, à interroger, sur le « frugivore fugitif » ou la frayeur qui devient frayère, ou encore la scansion « ni l'exil, ni l'exode » qui fait, un bref instant, lâcher prise à des textes dont le niveau d'exigence et la minutie n'excusent plus la moindre imperfection.

Dérisoire, en poésie d'éclats, le décompte des petits pieds n'apporte rien à qui s'en avise, sauf à remarquer, hasard ou instinct, que l'auteur retrouve, ça et là, assez souvent, l'hexamètre — si musical (comme un sentier gagné d'abandon qu'on croise et recroise pour ne l'emprunter qu'à la mesure de la fluidité de progression qu'il apporte).

Il faudrait maintenant en venir au sens, à cette clarté, qui s'expose et répugne à s'épuiser. On lit. On accroche. On relit, relit et encore relie. Volée de marches après volée de marches. On tombe, on se tord la cheville, on reprend plus heureux, plus attentif aussi.

Mes poèmes préférés, puisqu'ainsi s'annonce quand porte le sens, au ventre ?

Mémoire de formes. Outre les déjà cités (*visite d'atelier, petite cuisine primitive, la deuxième machine à se souvenir*) : *tailler les tréteaux, former la scène* et *Exosquelette*, avec trois derniers vers magnifiques.

Les rêves vont nu-pied est une splendeur, sens, rythme et sons. À équivalence de densité : *le tragique ou quasi*.

J'ai une affinité particulière, énorme, avec *Au monde amorphe faire exprimer des fibres*, qui s'amorce sur cette lueur de tranchoir : « Se fier à l'arbitraire du transect ». Suivi d'une narration si tranquille et détersive, impitoyable !

La poignance, je la ressens la plus vive dans *Un rabbin, dit mon frère*, dont la première page est un chef d'œuvre. La fin de *Livres de stupeur*, sur la Shoah si recouverte de glose, que j'abordais déjà rétif, fatigué du pathos, m'a d'abord touché sur cette volonté : « Resté exposé ». Puis m'a cloué d'une seule phrase, dont je ne sais dire ce qui en elle est si forant. On lit et on se dit : c'est ça. Il a trouvé. Quelqu'un a enfin trouvé. Comment le dire :

Les juifs assassinés dans les camions et dans les douches.

Pèlerinage à reculons, bien sûr, autant pour le style, proche de la prose au début, que pour ce qui ici se dit, avec toujours et encore cette probité, cette rigueur, cette probité rageuse, oui. Extraordinaire passage du cri, sur le périphérique. Qui dit l'ampleur des contentions, qui dit l'émotion avec ce qui la travaille, coextensivement. Flux et berge, rochers.

Je ressors de ces poèmes avec une impression d'extrême dignité, et de noblesse.

J'y reviendrai, je le sais, j'en apprendrai des lambeaux ; j'en afficherai peut-être au mur, pour me faire mes machines à se souvenir. J'ai envie de les voir écrits dans un vrai livre ; j'ai envie, plus encore, de les entendre, sur une scène et sur un disque, puisque le mouvement est déjà gravé, qu'il faudra dire.

Merci Monsieur Vincent Wahl

Oui,

*Tu pourrais n'être même pas né.
(Comme un carré de lieu noir.)*

Mais tu as su, comme l'intimait Mallarmé, « vaincre ce hasard, mot par mot. »

Alain Damasio, 18 octobre 2001